

Cette critique et beaucoup d'autres qu'il faut lire sont certainement d'un homme au goût développé et d'un écrivain à la plume finement taillée.

La description de la vie à Saint-Augustin, que M. Marmette nous donne dans son troisième chapitre, est tout ensoleillée des rayons du midi, toute brûlante de ses feux, tout embaumée de ses parfums. Comme l'on goûte cette lecture quand la bise souffle au dehors, quand le froid réduit l'âme à l'état d'un fossile et quand la barbe du soleil lui-même est couverte de frimas !

Au reste, on se tromperait si l'on croyait que le livre n'est tout entier qu'une série de descriptions. Ce sont des souvenirs et il y a, de fait, en maints passages, des anecdotes et des aventures, les unes gaies, les autres historiques, qui réveillent l'attention et initient le lecteur à la connaissance des mœurs et manières de nos cousins des États.

Il y a des hommes qui ne voient dans Paris que la bacchante éhontée ou la grande révolutionnaire. De retour chez eux, ils ont hâte de raconter ce qu'ils ont entendu entre la poire et le fromage et de jeter du noir à foison sur les pauvres Parisiens qui, il faut le savoir, s'en inquiètent fort peu et s'en fâchent encore moins. A en croire ces moralisateurs obstinés, tous les Parisiens sont des impies, toutes les Parisiennes, des danseuses de ballet. En quelle société se sont-ils trouvés là-bas ?

M. Marmette a eu le sens délicat de découvrir sous les vagues écumantes de la grande ville le courant tranquille, pur et modeste qui emporte le grand nombre. Littérateur lui-même, il nous fait mieux connaître quelques auteurs aimés. Quiconque a su l'amour sincère de M. Marmier pour notre Canada, quiconque a pu jouir des effusions de sa belle âme dans les ouvrages qu'il a laissés sera heureux de passer quelques minutes dans sa compagnie. La science et la modestie, le bon ton et la simplicité, l'amitié et l'abandon de ce noble vieillard sont peints de main de maître et laissent au lecteur un souvenir ineffaçable.

Chez Jules Claretie, nous faisons connaissance avec plusieurs écrivains célèbres et c'est pour nous un indicible plaisir. Il y a tant de charmes à trouver l'homme véritable sous l'écrivain officiel.

L'auteur nous convie ensuite à une triple revue : une revue des portraits des personnages historiques de notre siècle, où, comme lui, nous aimons à analyser leurs traits et leurs caractères ; la revue des quarante Immortels lorsqu'ils sont en séance solennelle, et enfin la revue des revues, la revue de Longchamps.

On retrouve dans ces descriptions une érudition de bon aloi, mêlée à une richesse d'expression rarement égalée dans nos ouvrages canadiens. Nous ne reprocherons à M. Marmette qu'un petit défaut, et encore le ferons-nous avec toutes réserves : peut-être est-il un tantinet timide, soit dans ses appréciations, soit dans ses expressions. Il nous semble qu'il gagnerait à être un peu plus audacieux : ses idées auraient plus de relief et son style plus de couleur.

Nous ne le suivrons à Londres que pour le féliciter d'avoir montré un petit coin de l'exposition de 1886 et un grand coin de la "reine des brumes." On apprend et on jouit, en lisant son livre : *utile dulci*.

## RÉCITS DU LABRADOR.

### UN RÊVE.

Il y a bien des années de cela, je parcourais en canot, selon mon habitude, le littoral du Labrador canadien.

C'était en juillet. La chaleur était accablante. Je pagayais péniblement sous le soleil ardent qui mettait ma cervelle en ébullition malgré le vaste *suronâ* qui recouvrait mon chef rasé jusqu'à l'épiderme.

Tout en cuisant et en pagayant, je songeais avec une certaine amertume aux richesses que devaient contenir les roches que je frôlais de mon canot.

En voyant ces granites, ces gneiss, ces micaschistes, en arrêtant mes yeux sur les trapp, sur les expansions porphyriques qui les recouvaient, en admirant les reflets soyeux et irisés des cristaux qui tapissent les anorthosites labradoriennes, je ne pouvais m'empêcher de penser aux minéraux précieux que ces formations recèlent toujours.

Je voyais comme en un songe ceux que l'avenir réservait aux explorateurs plus heureux, plus savants ou plus riches que moi et je soupirais en me rappelant que Dieu interromprait certainement mon existence avant que fût achevée l'œuvre que j'avais entreprise.

Tout en rêvant ainsi, j'avais fait du chemin et le soleil baissait à l'horizon. L'heure du campement allait sonner.

Je me dirigeai vers le fond d'une baie longue et étroite, très rapprochée de moi, où je parvins en peu de temps. J'atterris sur le sable, montai mon canot au plain et dressai mon humble campement.

Après avoir étendu sur le sol de nombreuses branches flexibles de sapin odorant, j'allumai mon feu de veille et me couchai pour me livrer plus à l'aise aux pensées qui avaient abrégé la longueur de ma route.

En face de moi s'étendaient calmes et déjà sombres les eaux de la baie où je devais séjourner une nuit. Sur le rivage opposé campait, sur le plus haut du plain sablonneux, limité vers la terre par d'énormes escarpements granitiques, une famille de sauvages montagnais, dont je distinguais à peine les silhouettes atténues par l'ombre.

Peu à peu, tout devint vacillant, indécis, confus et se perdit dans l'obscurité, et bientôt mes pensées elles-mêmes ondoyèrent avec les objets environnants.

Seul, le feu de mes voisins, quoiqu'il me parût prodigieusement éloigné, était resté nettement perceptible à mes yeux fatigués et à mon intelligence engourdie.

Combien de temps restai-je ainsi, dans cet état d'anesthésie étrange qui n'est ni la veille, ni le sommeil ? Je ne saurais le dire.

J'en fus arraché par les éclats d'une lumière intense, dont l'étincelle électrique la plus vive serait impuissante à donner la plus faible idée. Le pauvre foyer des Montagnais s'était transformé et c'est de lui que s'échappait le flot de lumière étincelant qui venait de frapper mes regards.

L'énergie de ce foyer était telle que le rayonnement de ses ondes pénétrait la muraille rocheuse et me permettait d'en distinguer les parties intégrantes.

Sous l'influence de cette lumière inouïe, les transformations les plus singulières s'accomplissaient. Je